

Conférence de Maria de Jesus Cabral

« L'archive mouvante : de la *correspondance* aux *Mardis de Mallarmé*.
Sans présumer de l'avenir... »

Exemplier et documents explicatifs

J'écoute... À la Vie., sociale notamment,
au geste populaire et mondain, à
Quotidienne [...] ?

(Stéphane Mallarmé, *Feuillets du « Livre » sans rapport avec le Livre*, *Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1998, tome 1, p 1052.)

I.

« On peut distinguer dans cette correspondance 3 périodes essentielles :

- La première période des premières publications en 1862 à l'installation à Paris à la fin de 1871, celle de tous les débuts, celle surtout de la longue crise qui va représenter pour le poète sa révolution copernicienne, se caractérise par de très longues lettres où Mallarmé se confie à quelques correspondants privilégiés (Henri Cazalis, Eugène Lefébure, Armand Renaud, Théodore Aubanel...) tant sur les intermittences du cœur que sur son évolution poétique, intellectuelle ou spirituelle.

- La deuxième, de 1872 à 1884, qui couvre les années parisiennes d'un poète qui n'est encore connu que d'un milieu très restreint où il passe pour un parnassien marginal, ou excentrique, voit la correspondance changer de nature : s'effacent les correspondants privilégiés des premières années, et les longues lettres personnelles cèdent la place à celles d'un homme de lettres contruisant ses réseaux avec ses pairs et s'appliquant à jouer, à travers journaux et revues, les animateurs du (petit) monde littéraire. C'est aussi l'époque du drame de la maladie et de la mort d'Anatole, qui fait resurgir pendant quelques mois une correspondance suivie avec Cazalis, mais le Cazalis médecin et non plus le poète.

- La troisième, enfin, de 1884 à sa mort, est celle de la notoriété de Mallarmé, consacrée par *Les Poètes Maudits* (1885) de Verlaine et surtout *À rebours* de Huysmans, notoriété qui se traduit par la multiplicité des entreprises éditoriales et par les sollicitations nombreuses dont fait l'objet celui qui devient bientôt, à son corps défendant, la figure de proue du symbolisme naissant. Il en résulte deux modifications essentielles de la correspondance : d'une part l'accroissement exponentiel du nombre de lettres qui va de pair avec une réduction drastique de leur longueur (dans cette dernière période, Mallarmé abandonne, sauf exception, le papier à lettres pour de petits cartons ou de simples cartes de visite, notamment pour les remerciements de livres) ; d'autre part, l'apparition d'une nouvelle variété de correspondance, la correspondance avec les éditeurs (Vanier, Dujardin, Deman, Lacomblez...) qui permet de suivre l'élaboration et/ou l'avortement de publications projetées, de l'édition photolithographiée des *Poésies* au *Coup de dés*. Cette dernière période, qui est aussi celle de la correspondance avec Méry Laurent, est encore celle, à partir de 1893, de la retraite du poète, et par là même de ses séjours plus fréquents seul à Valvins qui nous valent, par intermittence, de longues chroniques de Valvins au jour le jour pour sa femme et sa fille. » (Bertrand Marchal, « AVANT-PROPOS », Mallarmé, Stéphane. *Correspondance : 1854-1898*. Édition établie, présentée et annotée par Bertrand Marchal, Paris : Gallimard, 2019, p. V-VI).

« La correspondance même de Mallarmé explique en partie pourquoi il n'a pas réalisé son œuvre. Cet homme qui se disait un solitaire était entouré de véritables cohortes d'amis, français et étrangers, à qui il se dévouait avec une générosité extrême (L.J. Austin, « Introduction », *Correspondance, III, 1886-1889*, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor et Lloyd James Austin, 1969).

II. (Référence, pour les lettres de Mallarmé : *Correspondance*, édition B. Marchal, 2019)

« Pour moi, me voici résolument à l'œuvre. J'ai enfin commencé mon *Hérodias*. Avec terreur car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : *Peindre non la chose, mais l'effet qu'elle produit*. Le vers ne doit donc pas, là, se composer de mots, mais d'intentions, et toutes les paroles s'effacer devant la sensation... Je veux, — pour la première fois, — réussir. » (Lettre à Henri Cazalis du 30 octobre 1864, p. 112).

« Oui, *je le sais*, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. Si sublimes, mon ami ! que je veux me donner ce spectacle de la matière, ayant conscience d'elle, et, cependant, s'élançant forcenément dans le Rêve qu'elle sait n'être pas, chantant l'Ame et toutes les divines impressions pareilles qui se sont amassées en nous depuis les premiers âges, et proclamant, devant le Rien qu'est la vérité, ces glorieux mensonges ! Tel est le plan de mon volume lyrique, et tel sera peut-être son titre, *La Gloire du Mensonge*, le Glorieux Mensonge. Je chanterai en désespéré ! » (Lettre à Henri Cazalis, du 26 avril 1866, p. 161).

III. « La poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle ». (Lettre à Léo d'Orfer, du 27 juin 1884, p. 526-527)

« *La donne nouvelle qui caractérise l'actuel* paysage de la poésie présente le grand intérêt de porter au premier plan la question de l'habitation poétique [...] à nouer le livre et l'écrire pour faire que la vie soit vraiment « habitante ». [...] La poésie contemporaine, comme aventure au croisement du langage et de l'existence [...] peut donner à penser à sa façon en apparence la moins "pensante", la plus légère ». (Jean-Claude Pinson, *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, 1995 : 15-16) »

III.

Mon cher ami,
Imaginez-vous que je sonne chez vous, très bien mis, et que je vous interviewe... Votre lieu de naissance ? - Paris (on le sait !) - Familles, originaires d'où ? Date de naissance ? - Projets littéraires (un détail sur ce grand œuvre dont vous m'écriviez). - Un ou deux poèmes (prose) (court) et vers (court) et in-édits ? - Le Conventionnel n'a-t-il pas présidé au cours du procès Louis XVI ? Circonstances remarquables ? Comment mort ? - Vite ! - C'est pour notices dans *Hommes du jour* de Vanier. Pour le portrait, entendez-vous avec ce dernier. (Lettre de Verlaine à Mallarmé, du 10 novembre 1885)

avec tristesse, que j'ai bien fait. C'est que, à part les morceaux de prose et les vers de ma jeunesse et la suite, qui y faisait écho, publiée un peu partout, chaque fois que paraissaient les premiers numéros d'une Revue Littéraire, j'ai toujours rêvé et tenté autre chose, avec une patience d'alchimiste, prêt à y sacrifier toute vanité et toute satisfaction, comme on brûlait jadis son mobilier et les poutres de son toit, pour alimenter le fourneau du Grand Œuvre. Quoi ? c'est difficile à dire : un livre, tout bonnement, en maints tomes, un livre qui soit un livre, architectural et prémédité, et non un recueil des inspirations de hasard, fussent-elles merveilleuses... J'irai plus loin, je dirai : le Livre, persuadé qu'au fond il n'y en a qu'un, tenté à son insu par quiconque a écrit, même les Génies. L'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence : car le rythme même du livre, alors impersonnel et vivant, jusque dans sa pagination, se juxtapose aux équations de ce rêve, ou Ode. » (« Autobiographie » Lettre de Mallarmé à Verlaine, du 16 novembre 1885, p. 572)

Vos Poètes Maudits, cher Verlaine, *À Rebours* d'Huysmans, ont intéressé à mes Mardis longtemps vacants les jeunes poètes qui nous aiment (mallarmistes à part) et on a cru à quelque influence tentée par moi, là où il n'y a eu que des rencontres. Très affiné, j'ai été dix ans d'avance du côté où de jeunes esprits pareils devaient tourner aujourd'hui. » (*Idem*, p. 573)

« [...] Aujourd'hui, voilà plus de vingt ans et malgré la perte de tant d'heures, je crois,

IV.

Avec l'éditeur Deman / on n'a pas d'emmerdement »

«... vous êtes exquis, et ressemblez à vos éditions »

(Lettre à Edmond Deman, d'août 1888, p. 724)¹.

¹ Les cinquante-six lettres adressées à Edmond Deman montrent l'attention minutieuse que Mallarmé accordait à l'édition de ses ouvrages. Dans une lettre du 13 mai 1888, à propos de ses traductions de Poe,

V.

« Je suis à la maison de mon côté tous les mardis soir à coup sûr » (Lettre à Marius Roux, du 11 décembre 1877, p. 414).

« Vous savez que vous êtes toujours attendu, puisque vous êtes un des plus anciens parmi les amis qui remplissent si fidèlement la petite maison de Socrate » (Lettre à Léo d'Orfer, 30 juin 1888, p. 711)

VI.

« (...) entourage mobile, qui se fait, se défait constamment : ni cénacle, ni groupe néanmoins. Tissu de paroles inspirées par un propos central. Réseaux où se lient des amitiés, où des jalousies s'affrontent, où se prépare la littérature à venir comme sous l'effet de passes magnétiques, dans l'occasion et la contingence, sans que s'énonce un exposé doctrinal, ni que pèse la gravité d'une maîtrise » (Jean-Luc Steinmetz, *Stéphane Mallarmé, l'absolu au jour le jour*, 1998).

VII.

« Le mardi soir, quand autour de Mallarmé on se pressait à l'écouter, chacun perdait le sentiment d'être différent

[...]

Nous venions, assidus, Rue de Rome, dissiper une cécité. Nous nous élevions, ces soirs-là, outre nous-mêmes ; nous n'étions plus absents de nous

[...]

Non contents d'alimenter à Paris d'audacieuses revues éphémères, les novateurs répondaient volontairement à des appels qui leur venaient de Belgique ; ils collaboraient à des revues belges où leurs noms voisinaient avec les noms, plus barbares encore, de Rodenbach, de Verhaeren, de Maeterlinck (André Fontainas, *Mes Souvenirs du Symbolisme*, 1928).

il indique : « simplement du blanc entre les paragraphes, peut-être même en ai-je indiqué la mesure sur le manuscrit ; sinon, comme elle est mobile, j'espacerais plus ou moins sur les épreuves, moi-même » (C, III : 197). Le 7 août suivant, il précise, toujours au sujet de cette publication : « la modernité ici viendrait des blancs en grand nombre et bien disposés, et de l'emploi exclusif du caractère noir » (C, III : 236).

«... il s'était chargé de la critique dramatique, avec l'intention d'y exprimer quelques-unes des idées sur le théâtre qu'il développait devant nous à ses mardis » (Edouard Dujardin, *Mallarmé par un des siens*, 1936).

« On était là peu ou beaucoup, souvent tout ce que la petite salle pouvait contenir entre les murs ornés de tableaux de choix, le long d'un haut buffet ciselé de sculptures paysannes où brillaient des étains et des poteries, autour de la table que dominait la douce lumière d'une lampe et sur laquelle gisaient un livre, un encrier de laque rouge, un bol de porcelaine de Chine ou du tabac. [...] Peu à peu l'échange préparatoire des propos se taisait à la parole attendue, et on écoutait la souple et fine voix dessiner le contour de l'Idée » (Henri de Régnier, *Figures et caractères* 1901).

« Il fallait que dès le lever du rideau, d'un seul coup, tout fût placé sur un plan général et abstrait, au-dessus du temps, comme le symbolise, disait-il, l'élévation du plancher scénique. Alors commençait l'exhibition de l'Homme » (Camille Mauclair, *L'Art en silence : Edgar Poë, Mallarmé, Flaubert lyrique, le symbolisme, Paul Adam, Rodenbach...*, 1901)

X.

« C'est moi, Monsieur, qui, le premier au Portugal, eus l'honneur de prêcher le dogme et le rituel de la très haute religion dont vous êtes, avec le divin Wagner et le sublime Poe, un des plus admirables Pontifes. » (Lettre d'Eugénio de Castro à Mallarmé, du 30 avril 1891).

« Votre subtile et chantante traduction française d'un de vos poèmes m'a permis, sans les lire positivement, mais en y jetant les yeux avec quelque désespoir, de goûter un peu cependant à tant de richesse imaginative et native qu'exhalent les vers neufs savants, certains, d'*Oaristos* et d'*Horas*. » (Lettre de Mallarmé à Eugénio de Castro, du 5 avril 1891, p. 949).

« ...cette absurde manie française d'ignorer les langages étrangers. » (Lettre de Mallarmé à Eugénio de Castro, du 18 octobre 1894, p. 1277).

Cher confrère

Je veux vous dire tout de suite combien je suis touché de la haute marque de sympathie que vous m'accordez, en retour d'un faible témoignage de juste admiration rendu à votre talent.

C'est trop d'amabilité peut-être, au prix de notre tentative si imparfaite, et mon ami Tristan Klingsor a dû vous dire déjà quels tâtonneurs nous sommes ; mais nous espérons que la bonne volonté et le travail pourront corriger en partie les défauts de notre inexpérience, et nous permettre de réaliser le Projet que nous avons formé de donner aux lecteurs français une translation de Poèmes choisis, que vous voudrez bien revoir vous-mêmes. Et maintenant, laissez-moi, (ce que je dusse faire avant toutes choses), vous demander pardon de m'exprimer ici dans ma langue maternelle : j'eusse été moins à l'aise dans la vôtre ; aussi bien ai-je cru voir que le français était pour vous non seulement un idiome familier, mais presque une langue préférée. C'est un motif d'amitié de plus.

A vous de tout cœur avec l'espoir de relations de plus en plus serrées et cordiales.

Philéas Lebesque

Ao excellentissimo
Eugénio de Castro
A lua no céu para-se,
Pra reluzir no meu leito;
Uma virgem inclina-se
Sobre o meu medroso peito.

Diz a Lua: “Eu desperto
O canto do rouxinol.”
Diz a Virgem : « É aberto
O meu amor, como um sol.”
Oiço susurrar as cousas
No seu banho de luar;
A virgem desfolha rosas
No meu rosto, sem parar.

Diz a virgem: “Eu te beijo,
A tua vida é p'ra mim
T'offereço o meu desejo”
- Volta-se a treva por fim. –

- Eil-a manhã, eil-o dia: -
Tenho sangue sobre a mão;
Corre já na terra fria;
É cada gota um carvão!

Verte o teu sangue, poeta;
Chora as tuas maldições:
Na sombra da Noite preta
Serão chama e carvões.

Ph. Lebesgue (Lettre de Philéas Lebesgue à Eugénio de Castro, 4 octobre
1894)